

que j'ai à mentionner se réduit à quelques mémoires relatifs à l'administration des Pays-Bas (pp. 142-143) et à une lettre de fray Iñigo de Brizuela, confesseur de l'archiduc, sur la bataille de Nieuport (p. 144). J'avais recueilli laborieusement, à la Bibliothèque nationale, une série volumineuse de lettres d'Albert au duc de Lerma (p. 145); ces lettres ont été publiées il y a douze ans.

Le règne de PHILIPPE IV est l'époque de l'histoire de la Belgique pour laquelle mes investigations ont eu, si je ne me trompe, les résultats les plus importants.

Je parlerai d'abord des documents qui concernent les événements militaires. Sous ce règne de quarante-quatre années il y en eut six à peine où les Pays-Bas ne furent point le théâtre de la guerre. Jusqu'ici nos écrivains, pour retracer les faits qui marquèrent cette époque désastreuse, mais non sans gloire pourtant, de nos annales, étaient obligés de recourir aux narrations des historiens hollandais et français. Ils sauront désormais qu'ils peuvent mettre, en regard de ces narrations plus ou moins partiales, par conséquent plus ou moins inexactes, des récits dus à des plumes belges et espagnoles.

En première ligne je placerai les Relations, que rédigea Jean-Antoine Vincart, secrétaire des avis secrets de guerre, de la campagne de 1636 (pp. 174-189), de celle de 1642 (pp. 191-203), de celle de 1645 (pp. 258-276), de celle de 1650 (p. 326), — je ne cite ici que les Relations existantes à la Bibliothèque nationale à Madrid; on verra plus loin¹ que nous en possédons d'autres aux Archives du royaume et à la Bibliothèque royale, et qu'il s'en conserve une aussi à la Bibliothèque royale à Munich — et la Relation des campagnes de 1648 à 1653, ouvrage du commandant en chef de l'armée hispano-belge aux Pays-Bas, le comte de Fuensaldaña.

¹ Pag. 175.

Les Relations de Vincart offrent un intérêt tout particulier; elles sont circonstanciées, précises : la position qu'occupait l'auteur est une garantie de la sûreté de ses informations. Vincart rend hommage, en toutes circonstances, à la valeur des régiments belges et de leurs chefs, Jean de Weert, Beck, le prince Claude-Lamoral de Ligne, les comtes de Bucquoy, de Fontaine, d'Isenghien, d'Isembourg, de Grobbendoncq et autres. Il rapporte deux exploits de Jean de Weert, dans la campagne de 1636, qui méritent d'être consignés dans nos annales : le premier, lorsqu'au mois d'août cet intrépide général, n'ayant avec lui que mille chevaux, attaqua, près de Nesle en Picardie, cinq régiments de cavalerie française et deux cents dragons, qu'il mit en déroute ¹; le second, quand, dans la nuit du 4 octobre, il assaillit à l'improviste le quartier des Français au village de Montigny, entre Corbie et Amiens, avec une telle impétuosité que les colonels des régiments qui étaient campés là eurent à peine le temps de se sauver et le duc de Wurtemberg dut s'enfuir en chemise ². Cette même campagne fut marquée par d'autres actions qui firent beaucoup d'honneur aux comtes d'Isembourg et de Bucquoy ³. Un grand succès pour les armes hispano-belges signala la campagne de 1642 : le 26 mai, à Honnecourt, don Francisco de Mello remporta une victoire complète sur l'armée française commandée par le maréchal comte de Guiche. Là aussi les Belges se distinguèrent : ce furent les troupes du baron de Beck qui, les premières, montèrent à l'assaut des retranchements ennemis. La victoire fut vivement disputée; plusieurs fois les Français repoussèrent les attaques des Espagnols. « Alors — dit Routart — s'avancèrent les bataillons wallons conduits par » le vaillant seigneur prince de Ligne et les autres braves gentilshommes » mestres de camp wallons, le comte de Grobbendoncq, M. de la Grange » et M. de Courtewille; déjà ils étaient entrés dans le bois avec la valeur

¹ Pag. 182.

² Pag. 188.

³ Pag. 185 et 187.

» accoutumée de leur nation; ils gravirent la colline et s'établirent au
» sommet. Le prince de Ligne, à la tête de son régiment, s'avança vers la
» cavalerie ennemie et à trois reprises il soutint la charge de celle-ci. Lui
» et les autres mestres de camp wallons se maintinrent au sommet de la
» colline. » Il y eut encore, après cela, quelques engagements; mais enfin
les Français furent battus sur tous les points et s'enfuirent en désordre ¹.
La Relation de la campagne de 1642 fait connaître une particularité
curieuse : au siège de la Bassée, le prince de Ligne, toutes les fois que son
tour l'appelait à monter la garde à la tête de son régiment dans les tran-
chées, y entraît avec des violons et des cornemuses, pour égayer ses
soldats, au milieu des décharges de mousqueterie et d'artillerie que les
ennemis dirigeaient contre eux ².

Ces faits que je choisis entre beaucoup d'autres, montrent suffisamment
quels précieux matériaux sont les Relations de Vincart pour l'histoire mili-
taire de la Belgique : aussi ai-je cru devoir en traduire les passages les
plus importants ³.

J'en ai usé de même à l'égard de la Relation du comte de Fuensaldaña.
Dans celle-ci ne sont pas seulement racontées les opérations militaires,
mais on y trouve encore des détails intéressants sur les liaisons politiques
de la cour d'Espagne et du gouvernement des Pays-Bas avec les mécontents
de France.

Bien qu'elles n'aient pas une importance égale à celles dont je viens de
parler, les Relations suivantes ne seront pas consultées sans fruit par les
historiens :

Relations de la campagne de 1635 écrites : l'une par le capitaine Diego
de Luna y Mora (pp. 170, 171), l'autre par D. Gerónimo Mascareñas
(pp. 171);

¹ Pag. 198-200.

² Pag. 195.

³ A l'exception de celle de 1650. J'en dis la raison p. 526.

Relation des campagnes de 1638, 1639 et 1640 par D. Lorenzo de Zevallos y Arce (p. 170);

Relations anonymes des campagnes de 1656, 1657, 1658 (pp. 329-332, 337).

Plusieurs Relations concernent des opérations militaires et des faits d'armes particuliers. Telles sont :

La Relation du siège de Berg-op-Zoom en 1622 (p. 147);

La Relation de la victoire remportée, le 29 août de la même année, près de Fleurus, par don Gonzalo de Cordova (p. 148);

La Relation de ce qui arriva au siège de Bois-le-Duc en août 1629 (p. 157);

La Relation du secours de Bruges par don Carlos Coloma en 1631 (pp. 163-165);

La Relation de la victoire d'Honnecourt dont il est question plus haut (p. 204);

La Relation de la défaite des Français devant Valenciennes le 15 juillet 1656 (pp. 332-334).

Deux lettres du marquis d'Aytona à Philippe IV, l'une du 24 novembre 1629 (pp. 480-482), l'autre du 28 décembre 1630 (pp. 160, 485-488), et une instruction donnée, à cette dernière date, par l'infante Isabelle à Charles de Bonnières, baron d'Auchy, qu'elle envoyait en Espagne, fournissent des renseignements sur la triste situation où se trouvait en ce temps l'armée royale aux Pays-Bas et sur l'état insuffisant de défense où étaient la plupart des places de ces provinces.

C'est à la Bibliothèque nationale que j'ai trouvé tous ces documents.

Ce dépôt littéraire m'en a fourni de non moins notables sur quelques-unes des négociations diplomatiques de la cour de Madrid.

Aucun historien que je sache n'a eu connaissance de la tentative que Philippe IV fit, en 1643, pour s'arranger avec le prince d'Orange, Frédéric-Henri de Nassau, et qui fut le motif de l'envoi aux Pays-Bas d'un

des secrétaires du Roi, Francisco de Galarretta : les bases de cet accord devaient être que le Roi céderait au prince d'Orange quelques-unes des provinces qui reconnaissaient l'autorité des états généraux, à condition que le prince lui livrât les autres. Le plus grand secret était recommandé à tous ceux qui y devaient intervenir.

Le registre de correspondance tenu par Galarretta dans le cours de la mission dont il avait été chargé (pp. 211-242) est d'un prix inestimable. Il ne contient pas seulement les lettres de Philippe IV, de don Francisco de Mello, du marquis de Castel Rodrigo, de l'évêque de Bois-le-Duc, Joseph de Bergaigne, de Galarretta lui-même, relatives à la *négo-ciation secrète*, termes par lesquels, dans les chancelleries de Madrid et de Bruxelles, on désignait cette affaire, mais on y remarque, de plus, d'autres lettres de Galarretta qui répandent une vive lumière sur la situation des Pays-Bas et sur l'esprit dont la nation était animée à cette époque. Elles nous apprennent comment don Francisco de Mello, à qui la victoire d'Honnecourt avait valu la grandesse et le titre de marquis de Tordelaguna, était devenu impopulaire à la suite de la défaite de Rocroi et de la perte de Thionville; la déconsidération dans laquelle était tombé aux Pays-Bas le gouvernement de l'Espagne; le peu de cas que faisaient les Belges de la plupart des généraux envoyés de ce pays; elles nous révèlent aussi des particularités curieuses sur le dépit que causa à don Francisco de Mello la nomination de don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, au gouvernement des Pays-Bas, et les démarches qu'il fit dans le but de la décrier : le jeune âge de ce prince et sa naissance illégitime n'étaient que des raisons trop plausibles pour que la nation goûtât médiocrement le choix que le Roi avait fait de lui. J'ai cru devoir donner une analyse étendue de ce registre de Galarretta (pp. 211-242) et le texte même des pièces les plus importantes dont il est formé (pp. 495-518).

Les négociations qui précédèrent la paix de Westphalie ont été l'objet

de bien des publications ¹; une histoire complète de ces négociations manque pourtant encore. On a mis en lumière la plupart des correspondances des ministres français et des représentants, au congrès de Munster, de plusieurs princes de l'Allemagne : mais celles des ministres impériaux, des ambassadeurs d'Espagne, celles surtout des médiateurs, le nonce Fabio Chigi et l'ambassadeur de Venise Aloisio Contarini, par l'intervention desquels, ainsi que Schœll le remarque ², tout se traitait, n'ont pas vu le jour. En 1863 je rencontrai, aux Archives impériales, à Vienne, un ancien pair de France, M. de Magnoncourt, que le gouvernement de Napoléon III avait chargé d'un grand travail sur le congrès de Munster; il consultait là les correspondances du plénipotentiaire impérial le comte de Trauttmansdorff; déjà il avait fait beaucoup de recherches dans d'autres dépôts d'archives de l'Allemagne. Je n'ai pas osé dire que les résultats des investigations de M. de Magnoncourt aient été livrés à la publicité.

C'est la Bibliothèque des princes Chigi, à Rome, qui vraisemblablement renferme la collection de documents la plus volumineuse et la plus précieuse à la fois sur les négociations de la paix de Westphalie. Là sont les dépêches de Fabio Chigi adressées, non-seulement au pape Innocent X, au sacré collège, au cardinal secrétaire d'État, mais encore aux nonces accrédités à Vienne et à Paris et à d'autres personnages considérables, avec quantité de pièces de tout genre, mémoires, protestations, remontrances, etc., relatives à ces négociations ³.

Au point de vue spécial de l'histoire de la Belgique, ce sont principalement les dépêches du premier plénipotentiaire d'Espagne, D. Gaspar de Bracamonte, comte de Peñaranda, qu'il importe de connaître. J'ai trouvé, à la Bibliothèque nationale, deux des registres de la correspondance de

¹ On en trouve la liste dans l'*Histoire abrégée des traités de paix*, par Schœll, t. I, p. 69 (édition de Bruxelles).

² *Histoire des traités de paix*, t. I^{er}, p. 72.

³ J'en ai donné l'énumération dans ma Notice sur la Bibliothèque des princes Chigi insérée au tome X, 3^{me} série, des *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, pp. 254-257.

ce diplomate : malheureusement l'un, qui va du mois de mai au mois de décembre 1645, est antérieur à l'ouverture des négociations avec les députés des Provinces-Unies; l'autre commencé au 2 janvier 1648, c'est-à-dire au moment où elles venaient de se terminer.

Ces deux registres, le second surtout, n'en ont pas moins beaucoup de valeur. Dans ses dépêches de 1645 écrites de Bruxelles, Peñaranda fait connaître au Roi, à don Luis de Haro, au secrétaire d'État Coloma, ses appréciations sur le marquis de Castel Rodrigo, sur le duc d'Amalfi (Piccolomini), sur le duc de Lorraine Charles. Celles qui sont datées de Munster nous initient aux questions d'étiquette qui précédèrent l'ouverture du congrès. Le duc de Longueville prétendait être qualifié d'*Altesse*; les ministres des électeurs réclamaient le titre d'*Excellence*, qui était attribué à l'ambassadeur de Venise; après avoir fait quelques difficultés, Peñaranda, à l'exemple du comte de Trauttmansdorff, souscrivit à ces prétentions. On remarqua beaucoup en Europe les condescendances de l'empereur Ferdinand III pour les Français; un mot de Trauttmansdorff à Peñaranda nous en fournit l'explication: « l'Empereur se trouvait dans une telle détresse que » quelquefois il n'y avait pas de quoi servir sa table et celle de l'impératrice. » J'ai analysé avec soin le registre de 1645 (pp. 247-257).

J'en ai fait autant pour les dépêches que contient le registre de 1648 (pp. 282-298), et en outre j'ai donné place, dans les *Appendices*, au texte des plus intéressantes. Quoique, à la date du 2 janvier de cette année, le traité de l'Espagne avec les Provinces-Unies fût ajusté, il n'avait pas reçu encore les signatures des plénipotentiaires, et les Français employaient tous les moyens imaginables pour dissuader les députés hollandais de le signer. Dans ces circonstances Peñaranda montra autant de résolution que de fermeté. Le 13 janvier il fit dire aux députés hollandais qu'il fallait en finir, ou bien signer le traité, ou le considérer comme non avenu. Embarrassés par ce langage catégorique, les plénipotentiaires des Provinces-Unies proposèrent un tempérament auquel le ministre espagnol

voulut bien accéder : ce fut que le traité serait regardé de part et d'autre comme conclu, mais qu'il serait signé seulement le 30, afin de laisser cet intervalle aux Français pour s'arranger de leur côté avec l'Espagne. Les ministres de France ne manquèrent pas de mettre le temps à profit ; ils se donnèrent des peines infinies afin de convaincre les députés hollandais que leurs intérêts étaient les mêmes, et que les uns ne devaient pas traiter sans les autres. Peñaranda n'ignorait pas leurs démarches ; un moment il crut tout perdu : il n'en fut que plus déterminé à agir énergiquement. Le 30 au matin il fit demander aux plénipotentiaires des Provinces-Unies de lui fixer une heure dans l'après-midi où il les trouverait chez eux. Quelques instants avant l'heure indiquée, leur secrétaire vint lui dire qu'ils ne pouvaient se dispenser d'aller chez le duc de Longueville, et qu'ils l'avertiraient quand ils en seraient revenus : il répondit, en riant, qu'il fallait que cette visite au duc fût bien urgente pour qu'ils la fissent au moment qu'ils avaient fixé pour le recevoir lui-même, mais qu'entre amis on ne devait pas regarder à des cérémonies ; que seulement il les avertissait que, si les Français les retenaient longtemps, il ne se rendrait pas moins chez eux, quelle que fût l'heure de la soirée, car l'affaire devait précisément et nécessairement se terminer avant que la journée du 30 fût expirée.

Ce langage produisit son effet : les Hollandais lui firent savoir immédiatement qu'ils l'attendaient. Peñaranda se transporta à leur demeure, muni de tous les papiers de la négociation, bien résolu de les leur rendre et de délier le Roi son maître de tous les engagements contractés envers eux, si dans la soirée ils n'effectuaient pas ce qu'ils lui avaient promis de parole et par écrit. La conférence ne dura pas moins de sept heures, de quatre à onze. Les Hollandais firent d'abord de grands discours sur ce qu'on dirait d'eux en les voyant abandonner un allié dont ils avaient reçu tant de bénéfices, et ils demandèrent à Peñaranda un délai de deux jours, dans lequel ils étaient persuadés que les Français s'accommoderaient avec lui. Sur son refus ils dirent qu'il était tard, que sa santé en pourrait souffrir ;

que le lendemain ils ne manqueraient pas de conclure et de signer le traité. Il repartit que le traité devait être signé le soir même ou rompu pour toujours ¹. Les députés de Zélande, d'Overyssel, de Frise, d'Utrecht, de Groningue, sortirent alors de la chambre pour délibérer entre eux. Lorsqu'ils furent rentrés, sept des huit députés signèrent; celui d'Utrecht seul s'y refusa. Peñaranda triomphait.

Dès ce moment les meilleurs rapports s'établirent entre les députés hollandais et les ministres espagnols. Le surlendemain les premiers se rendirent en cérémonie chez le plénipotentiaire de Philippe IV, pour lui manifester la satisfaction qu'ils avaient de la réconciliation qui s'était opérée entre les deux États. Le 3 février Peñaranda envoya au Roi les lettres du traité rédigées en français et en flamand, comme cela s'était fait pour la trêve de 1609; en attendant les ratifications, il fit partir pour Bruxelles le conseiller Brun, afin d'y préparer l'exécution du traité dans les Pays-Bas. La ratification du Roi parvint à Munster sur la fin de mars. Dans les Provinces-Unies il y eut de l'opposition: la Gueldre, la Hollande, la Frise, l'Overyssel et Groningue ratifièrent sans hésiter, mais la Zélande et Utrecht ne voulurent pas suivre leur exemple: cependant la ratification fut résolue par les états généraux à la majorité des voix ². Quelques jours après la Zélande céda ³. L'échange des ratifications eut lieu à Munster le 15 mai, et le jour suivant la paix fut publiée, avec beaucoup de solennité, sur une estrade élevée devant l'hôtel de ville ⁴. Le 5 juin la même publication se fit dans toutes les villes des Pays-Bas espagnols et hollandais ⁵.

Les dépêches de Peñaranda nous apprennent que, à l'occasion de cette

¹ « Yo les respondí que aquella noche se habia de firmar y concluir, ó quedar para siempre jamás rompido..... » (Pag. 522.)

² Pag. 526.

³ Pag. 295.

⁴ Pag. 529.

⁵ Pag. 295.

paix, il y eut des présents à faire au prince et aux deux princesses d'Orange, et des gratifications à donner aux négociateurs hollandais. Le comte insiste là-dessus à plusieurs reprises : « Ce gouvernement, écrit-il, » est un gouvernement où tout le monde reçoit, et, pendant une négociation qui a duré deux années, il s'est contracté des amitiés et établi » des correspondances qu'il faut payer à cette échéance ¹. » En 1644 le marquis de Castel Rodrigo mandait au Roi qu'il fallait offrir de l'argent à ceux qui, à la Haye, maniaient les affaires; que sans argent on ne faisait rien là : le président de Hollande avait dit, l'année précédente, au doyen d'Anvers que, si l'on voulait déposer en cette ville un million de florins, il se chargerait, lui, de mener les négociations à bonne fin².

L'Académie royale de Belgique a mis au concours un « Exposé des » négociations qui aboutirent au traité de Westphalie. » Les particularités que je viens de rapporter ne seront vraisemblablement pas négligées par les écrivains qui voudront disputer la palme académique.

La paix de Munster fit grand honneur au comte de Peñaranda; Philippe IV lui écrivit de sa main pour lui en témoigner sa satisfaction, en lui annonçant qu'il l'avait nommé de son conseil d'État³. Ce qu'on peut dire surtout à la louange de ce ministre, c'est qu'il savait faire entendre la vérité à son maître. Ainsi il ne craint pas d'écrire au Roi qu'il compromet sa réputation en continuant de négocier avec les Français, lesquels n'ont aucun désir de traiter et se servent du congrès pour en tirer tous les avantages qu'ils peuvent; que les médiateurs eux-mêmes se rient des Espagnols⁴. Dans une lettre adressée au secrétaire Coloma, mais qui devait passer sous les yeux du Roi ou de son favori don Luis de Haro, il s'exprime avec plus de franchise encore : « Il ne peut, dit-il, sans verser » des larmes, voir le peu de considération avec laquelle on parle de

¹ Voy. pp. 285, 288, 292.

² Pag. 237 et 313.

³ Pag. 291.

⁴ Pag. 292.